

## Création

C'est selon Robert l'action de donner l'existence, de tirer du néant. C'est donc le surgissement, l'apparition du monde à partir de rien, ou comme on dit en latin *ex nihilo*. C'est dans ce sens que Dieu, dans le Symbole des Apôtres, l'un de nos deux Credos, est appelé *créateur* du ciel et de la terre (lat. *creator caeli et terrae*). Dans le Symbole de Nicée Constantinople, beaucoup plus précis et subtil, il est appelé simplement *facteur* du ciel et de la terre (gr. *poiētēs*, lat. *factor caeli et terrae*) : « le ciel et la terre » ici est un sémitisme, pour signifier simplement le monde entier, comprenant à la fois, toujours ce dernier Symbole, « les choses visibles et les invisibles ». La différence entre les deux formulations toutefois est d'importance : créateur signifie qu'avant la création il n'y avait rien, et facteur, qui n'a rien à voir avec nos préposés aux communications, laisse la possibilité qu'il y ait eu quelque chose avant que ne soient apparues des choses, précises et déterminées. Ce mot peut signifier simplement organisateur du monde : Dieu se serait contenté pourrait-on dire de mettre en ordre un chaos primordial, qui lui aurait préexisté.

Il est évident que l'idée de Création *ex nihilo* augmente la transcendance de Dieu, lui confère une majesté superlative. Qu'en est-il des textes primitifs ? Gn 1/1 porte dans le texte initial hébreu : *Berechith bara Elohim...*, traduit d'habitude par : « Au commencement Dieu créa... » On fait remarquer que ce verbe *bara* n'est employé dans la bible juive que pour signifier une action propre à Dieu. Mais de quelle nature est cette action ? Unique, spécifique, suprêmement souveraine et discrétionnaire, ou simplement et plus modestement organisatrice, ordonnatrice ? Si on considère à part de la suite ce premier verset du premier

chapitre de la Genèse, effectivement on peut y voir un petit récit de création, clos sur lui-même et autosuffisant : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. » C'est presque un article ou une petite profession de foi. Mais beaucoup pensent que le *Berechith* ne doit pas être compris comme un commencement absolu et péremptoire (« Au commencement... »), mais qu'il doit être relié à la suite. La TOB traduit par exemple, de façon tout à fait admissible pour un hébraïsant : « Lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, etc. » La création alors n'est pas un acte inaugural et définitif, mais une activité progressive, un processus. Le faire de Dieu connaît un déroulement dans le temps, et pour cet acte qui n'est plus extratemporel peut-on parler encore de création ? Sauf à garder de Dieu cette image de la Transcendance suprême et omnipotente qu'enseignent les Églises, et dont sans doute elles tirent elles-mêmes justification et profit : les têtes baissées dans le respect et la crainte sont plus soumises et obéissantes devant ceux qui tirent pouvoir du Pouvoir suprême.

La Septante a de Gn 1/1 une intéressante version : « Au principe (*en arkhè*) Dieu fit (*epoièsen*) le ciel et la terre... » Il ne s'agit pas du commencement chronologique, car le *en arkhè* n'a pas d'article. Au mieux, si on veut garder une idée de temps, pourrait-on traduire de façon indéfinie : « Dans *un* commencement ». Ce texte alors rejoindrait la mémoire et le mythe : « Il était *une* fois... » Mais on peut voir le *en arkhè* comme plus abstrait, l'évocation d'un principe, quelque chose comme notre : À la base... Bien plus tard le début du prologue de Jn le reprendra : « Au principe, éternellement, la Parole était... » (1/1). Notre Gn 1/1 d'après la Bible grecque voudrait donc dire : « Dieu est principe facteur (c'est-à-dire organisateur) du ciel et de la terre ». Rien n'y serait donc dit de la pers-

pective chronologique, de l'idée d'un commencement absolu.

Mais tout y relèverait alors du symbolique : ce serait l'organisation progressive d'un chaos. Pour dire cette notion, Gn 1/2 porte en hébreu : *tohoû wabahoû*, d'où notre : tohu-bohu. Ce travail d'organisation du chaos est analogue par exemple à celui que nous faisons tous les matins quand nous ouvrons les yeux dans la mi-obscurité de notre chambre. D'abord il y a quelque chose, de confus et d'indistinct. Et puis apparaissent des choses : là mon armoire, là ma commode, là ma table, etc. Comme celle de Dieu, l'activité de notre esprit est essentiellement séparatrice, divisante. Ainsi chacun d'entre nous en s'éveillant le matin s'efforce avec application et entêtement, quitte à y remuer ciel et terre, à refaire la création de la Genèse, et ce avant de faire sa résurrection quotidienne, c'est-à-dire de se lever à nouveau, démarche qui en effet a bien souvent quelque chose d'héroïque et de miraculeux. Cela fait beaucoup peut-être pour un seul homme. Mais qu'est-il interdit de lire dans les textes, si c'est pour les faire vivre ?

Cette activité séparatrice est nécessaire pour qu'un cosmos, un monde ordonné, émerge du chaos initial. On en trouve l'idée aussi dans la *Théogonie* d'Hésiode, ainsi qu'au début des *Métamorphoses* d'Ovide. Cependant, et par parenthèse, on peut noter qu'elle est aussi en quelque façon sclérosante, car elle fait perdre l'immersion, la symbiose des commencements, ce que retrouvent spontanément le langage vivant, dans l'hypallage par exemple, et systématiquement les poètes et les artistes, qui mêlent « illogiquement » les éléments ordinairement séparés par la logique. En ce sens, dans sa vie sensible, l'homme se fait le rival de Dieu. Voir ici : [Anti-Genèse](#), ainsi que tout mon [Cours de stylistique en 99 leçons](#).

Néanmoins, s'il s'agit d'une pseudo-crédation dans la Septante, c'en est une vraie dans la Vulgate : *In principio creavit Deus caelum et terram*. À la différence du grec, le latin n'a pas d'article. On peut donc bien comprendre : « Au commencement ». Et puis surtout Jérôme n'a pas eu la finesse de la version grecque, quand il a traduit *bara* par *creavit* (créa), au lieu de mettre *fecit* (fit). On est donc bien forcé, si on suit la Vulgate, de traduire : « Dieu créa », donc de parler de création du monde. La formulation du Dieu créateur du Symbole des Apôtres semble venir tout droit de cette option de traduction de la Vulgate. Elle est confessionnelle et idéologique. Mais tous les créationnismes évidemment peuvent s'en réclamer.

La première mention biblique nette et explicite d'une création du monde *ex nihilo* se lit dans un livre tardif, 2 Mac 7/28 : « Dieu n'a pas fait le ciel et la terre de choses préexistantes. » Mais la canonicité même de ce livre est contestée, et il n'est pas retenu par tous.

Cela n'a pas empêché l'Église de poursuivre par exemple comme hérétiques ceux qui, tels les Aquariens ou Aquatiques, prétendaient qu'à l'origine de tout il y avait l'eau : ces disciples matérialistes d'Hermogène contrevenaient à la majesté divine, en posant un principe antérieur à elle. Mais, vu les découvertes actuelles sur l'origine de la vie, dont on nous dit qu'elle est née dans les océans, ils n'ont eu, semble-t-il, que le tort d'avoir eu raison trop tôt.

Il y a avantage, semble-t-il, à remplacer le Dieu créateur par le Dieu organisateur. Le second scénario permet en effet du texte biblique une lecture symbolique, par intériorisation ou située sur le plan du sujet, qu'interdit le premier. Certains aussi à partir de là ont parlé de création continuée ou encore à parfaire, comme dans la théologie du *Process* : voyez par exemple l'œuvre de Paul Tillich. Rien n'est fini, et le croyant peut toujours encore co-crédier,

créer avec Dieu, ou après lui. Si ce dernier a commencé, c'est à lui maintenant de prendre la relève. Le repos de Dieu au septième jour signifie cela : un retrait de Dieu pour laisser place à l'homme et à son action. Dieu s'efface et dit à l'homme : « À ton tour maintenant ! » Transmission de témoin, comme on dit dans les courses par équipes. L'homme devient à son tour responsable de la soi-disant création : il en est co-responsable avec Dieu. On voit la différence avec la création conçue comme geste de Dieu inaugural, définitif et formel, péremptoire, devant lequel nous sommes seulement sommés en quelque sorte de baisser la tête.

De ce retrait de Dieu on pourrait rapprocher sous un autre aspect la notion encore plus radicale de *tsimtsoum*, dans la Kabbale. C'est le phénomène de contraction de Dieu dans le but de permettre l'existence d'une réalité extérieure à lui. Pour créer le monde, la Transcendance a eu besoin de se limiter elle-même. La Perfection dut s'amoindrir pour que le monde fût créé. La Kabbale a ainsi de Dieu la même vision que la gnose chrétienne. Valéry exprime bien cette intuition dans son *Ébauche d'un serpent* : « Il se fit celui qui dissipe / En conséquences son principe / En étoiles son unité ». Si on pousse l'idée à son extrême, le monde est un moins-être par rapport à la perfection de Dieu. Les gnostiques disaient même qu'il était l'œuvre d'un Dieu second ou *hystère*, le Démiurge. – Voir ici : [La Création comme catastrophe](#).

De toute façon la notion de création en tant que commencement absolu pose à l'esprit logique énormément de problèmes. Je pense à cette preuve du « premier moteur » qu'on avançait à l'époque où on voulait prouver l'existence de Dieu (je crois quant à moi qu'elle ne peut que s'éprouver). Elle consistait à dire : Tout a une cause / Le Tout a une cause / Cette cause est Dieu. À qui posait

naturellement la question : Quelle est alors la cause de Dieu ?, les théologiens répondaient que Dieu était cause de lui-même (*causa sui*). Mais évidemment au regard de la logique l'effet est toujours distinct de sa cause, et la notion de cause de soi est contradictoire. C'est pourquoi Spinoza dans son *Éthique* dit que Dieu est de toutes choses la cause immanente, et non point transitive – comme dans le scénario de la création par Transcendance : *Deus est omnium rerum causa immanens, non vero transiens*.

Pendant, de cette création conçue comme majestueuse et écrasante, appelant seulement de notre part admiration et respect, et non pas coopération et action comme dans la théologie du *Process*, ou bien sentiment d'un moins-être comme dans le *tsimtsoum* kabbaliste, ou bien perception d'une immanence comme dans le spinozisme, il y a aujourd'hui une nouvelle version. Le nouveau créationnisme, en effet, ne peut plus, quand bien même le voudrait-il, s'en tenir à l'interprétation littérale traditionnelle de la Genèse, à l'idée d'un commencement chronologique absolu, liminaire du monde, et attribué à Dieu : les progrès des connaissances l'en empêchent. Nous ne sommes plus à l'époque où on pouvait tenter à tel professeur enseignant le darwinisme, aux États-Unis dans les années 1920, un procès en athéisme, appelé : procès du singe. Le créationnisme abandonne aujourd'hui le terrain de la chronologie, l'idée d'un commencement absolu du monde créé tel quel une fois pour toutes, pour occuper celui des merveilles de la création, de la finalité, du plan divin, ou du dessein intelligent, lisible dans l'univers.

Ce dessein intelligent (*intelligent design*) nous vient actuellement des États-Unis. Mais c'est bien sûr une vieille intuition : « Les cieux racontent la gloire de Dieu, le firmament proclame l'œuvre de ses mains. » (Ps 19/1) Beaucoup affirment voir dans l'ensemble de la nature la

marque d'une intention, d'un projet initiaux. L'évolution, nous dit-on, est tellement subtile et complexe, au point d'aboutir à cette merveille finale, l'homme, qu'elle ne pouvait le faire qu'en partant de ce but initial : y aboutir. C'est ce qu'on appelle le principe anthropique (du gr. *anthrôpos*, homme). Évidemment cette position s'oppose au darwinisme, par exemple, selon lequel l'évolution est aveugle, tout ce qui subsiste n'est que le résultat d'une compétition acharnée totalement dénuée de bonté, la lutte pour la vie (*struggle for life*), et de successifs processus d'adaptation. Selon Darwin et les darwiniens, tout ce qui est au monde est le résultat d'un hasard initial (et non d'un projet créateur divin), et ensuite d'une succession de mécanismes sélectifs et adaptatifs implacables formant une nécessité absolue.

Le hasard en effet n'est pas absence de cause (de nécessité), mais absence de but. Dire que quelque chose arrive par hasard n'est pas dire qu'elle arrive sans cause, mais simplement qu'elle arrive indépendamment de nos désirs. C'est ce que dit Jacques Monod, dans *Le hasard et la nécessité* : « L'homme sait enfin qu'il est seul dans l'immensité indifférente de l'univers d'où il a émergé par hasard. » Le monde est désormais livré à l'absurde, qui, selon le mot de Camus, naît de la confrontation entre l'appel humain et le silence déraisonnable du monde. D'un certain point de vue, la phrase connue de l'évangile : « Le soleil luit sur les méchants comme sur les bons » (Mt 5/45), est identiquement tragique, puisqu'elle oppose au désir humain de sens, de finalité, de providence, l'idée d'une indifférence axiologique fondamentale de l'univers. Mais on répondra que Mt ici fait l'éloge de la grâce toute-puissante, ce qui pourtant n'est pas sans poser bien des problèmes : v. Grâce\*.

La théologie du dessein intelligent, qui ressuscite en le « relookant » le créationnisme traditionnel, n'a rien à voir avec la science. Pour celle-ci, l'état actuel, qu'on proclame merveilleux, des choses et des êtres ne provient pas d'un but ou d'un plan prédéterminés, mais simplement de strictes possibilités d'existence, de survivance à une sélection féroce en son principe. Au lieu de nous émerveiller devant l'état actuel des choses et des êtres, le savant nous dirait que nous devrions plutôt comprendre qu'il leur était impossible, fût-ce dans leur plus petit article, d'admettre aucune autre disposition. S'ils n'étaient pas ainsi, simplement ils ne seraient pas.

Comme disait Spinoza, *non ut stultus admirari, sed ut doctus intelligere* : non pas admirer comme un sot, mais comprendre comme un savant. Au lieu d'admirer béatement la pièce depuis le parterre, passons donc derrière les coulisses du théâtre de la nature : nous y verrons les machines, cordages et poulies, et les agents qui les manipulent, qui produisent ces prodiges que nous contemplons émerveillés depuis la salle. Voyons la machinerie, d'où provient simplement ce Dieu que nous admirons : *deus ex machina*. Voyez ici la « Leçon d'astronomie dans un parc » de Fontenelle, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* (1686, Premier soir).

De jour la savane est belle, paradisiaque semble-t-il. Elle réjouit nos yeux. Mais de nuit ? Elle est livrée aux fauves prédateurs, qui s'y livrent à un massacre sans pitié. Voyez là-dessus le film animalier *La Griffes et la Dent*, de F. Bel et G. Vienne (1976). Hugo disait déjà : « Le monde est un spectacle où le meurtre fourmille / Et la création se dévore en famille. » Bien plus que merveilleuse, la création est autophage, et la loi de la nature est la cruauté. Chez Vigny, cette dernière dit : « On me dit une mère, et je suis une tombe. » (« La Maison du berger », dans les



*Destinées*) Mettez par exemple un renard dans un poulailler, et voyez le résultat : les poules sont exterminées, et ce bien au-delà même des besoins nutritionnels du prédateur. Il y a une vraie gratuité dans le massacre. Assurément il y a là une sorte de face terrible de Dieu : v. Épreuve / Tentation\*.

La fleur est belle, certes, mais où en est le projet, le dessein initial ? Est-elle là pour réjouir nos yeux, avec toutes ses chatoyantes couleurs ? Mais les aveugles ne la voient pas, pas plus qu'ils ne voient ce ciel et cette terre qui sont censés raconter la gloire de Dieu. Diderot l'a bien souligné dans sa *Lettre sur les aveugles* (1749). Organe sexuel de la plante, la fleur doit être telle pour attirer l'attention des insectes pollinisateurs, et se reproduire. De même le prétendu chant des oiseaux n'est pas un chant, mais un cri, un appel : un chant au sens propre du mot est définitif, gratuit. Rien de plus finalisé au contraire que celui attribué aux oiseaux : il n'est pas là pour charmer nos oreilles, mais simplement pour séduire le sexe opposé et permettre l'accouplement. Cette loi immanente de la nature, le simple désir de perpétuer son espèce et pour ainsi dire de seulement persévérer dans son être, exclut l'idée de tout projet transcendant et assigné a priori par une intelligence personnelle, antérieure et extérieure au monde, comme parfois on se figure Dieu.

On sait qu'il y a encore, malgré tout, des croisades anti-darwiniennes aux États-Unis. Mais certains disent non sans raison que le dessein intelligent anti-darwinien n'est qu'une version adoucie du fondamentalisme ou de l'intégrisme religieux. Contentons-nous de dire qu'il renvoie à notre désir le plus profond, qui est que notre vie, que le monde entier, contiennent un sens, au double sens du mot (direction et signification), donc au fond obéissent à ce qu'on appelait naguère des causes finales.

Mais de la doctrine finaliste on peut dire avec Spinoza qu'elle détruit la perfection de Dieu, car si Dieu agit en vue d'une fin, nécessairement il désire une chose dont il est privé. Elle est en fait toute imprégnée d'anthropomorphisme. « Ô Vanité ! Cause Première ! », dit Valéry à l'adresse du Dieu créateur dans le texte précité. Et sur les causes finales voici ce que Spinoza dit encore dans son *Éthique* : « Ce qu'on appelle cause finale n'est rien d'autre que le désir humain, en tant qu'il est considéré comme étant la cause d'une chose. » (*Causa autem quae finalis dicitur nihil est praeter ipsum humanum appetitum...*) Le « sens » n'est que le désir de sens.

... Mais sans doute est-il entre nos mains : à nous de le créer et conférer à toutes choses par nos pensées et actions. Et ce désir précisément est bien humain. Quel enfant par exemple ne se veut désiré, attendu, voulu par ses parents, donc ne se pense secrètement irremplaçable ? Lui dira-t-on qu'il n'est que le fruit hasardeux d'un coup de dés génétique, de la course victorieuse d'un spermatozoïde plus sprinteur que les autres, d'une fécondation qui aurait tout aussi bien pu ne pas avoir eu lieu ? Il ne l'apprendra, sans doute, que trop tôt. La vérité ne fait pas forcément vivre, et s'il faut évidemment combattre les fanatismes, il faut peut-être parfois respecter les innocences...

<p>Pour écouter l'émission de radio consacrée à cette entrée, cliquer : <a href="#">ici</a>. Pour écouter une chronique sur l'idée de création : <a href="#">ici</a></p>
--

© Michel Théron